

## **HISTOIRE : Les souvenirs de guerre d'Eugène Robin (1884-1963)**

*Eugène Romain (classe 1904) ; mobilisé en 1914, affecté au 4<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie Lourde (équipe de 120 longs), a passé plus de six mois dans notre Région. Après Charleroi, la retraite, la Marne et la remontée depuis Nogent-sur-Seine, du 17 septembre 1914, jusqu'à son départ pour l'Artois le 8 mai 1915, il a parcouru le terroir entre Jonchery et Merfy dans le cadre de ses activités au sein de son régiment. Il nous conte par le détail ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu et nous plonge dans l'ambiance de ce qu'était le front à l'arrière au début de la guerre.*

*Ses souvenirs sont issus de son manuscrit écrit en 1961 à partir de ses carnets tenus au jour le jour pendant la Guerre. Ils ont été recueillis par son fils Pierre<sup>1</sup>. Suivons-le.* *JL Legay*

### **Baslieux-les-Fismes : le 17/9/1914**

17 septembre : Pour une fois nous cantonnons. Je suis logé au presbytère. Le soir, Lagarde part avec deux attelages pour ravitailler les pièces qui sont, paraît-il en batterie dans les environs.

18 septembre : Toujours la pluie. C'est désespérant. Par bonheur, le vaguemestre m'apporte une poignée de lettres. Un rayon de soleil dans cette grisaille. Il y en a de ma femme, bien entendu et aussi de ma mère et de ma sœur de Thio. Tous sont bien et le temps que je passe à lire ces bonnes nouvelles me fait oublier un instant la pluie maussade et le borborygme où je patauge. Il y a 28 jours que j'étais sans nouvelles des miens et en campagne le temps compte double.

Dans la nuit, neuf voitures sont parties ravitailler les pièces. On se décide donc enfin à les utiliser et à tirer ces mauvais obus que depuis 46 jours nous trimballeons sur les grandes routes et les petits chemins.

Depuis une semaine, on entend le canon sans interruption. La note grave est donnée par des pièces de marine amenées par les Anglais.

Nous avons installé nos chevaux sur l'emplacement d'une « cordée » laissée par des « collègues » en face, et qu'ils n'ont pas eu le temps d'emporter. Ce matin, ma jument, grattant le sol avec impatience pour réclamer son avoine se prend le pied dans une courroie. J'accours pour l'en délivrer et ramène un superbe étui-revolver avec un gros 11 mm à barillet, tout chargé, qui était enfoui sous la litière. Je vais le nettoyer et tâcher de le ramener à la maison comme trophée. Ce sera moins banal et surtout moins embarrassant qu'un casque à pointe, devenu trop commun.

19 septembre : Voici le troisième jour que nous sommes à Baslieux. Un peu de repos ne fait pas de mal. Ce matin, avec deux camarades, je vais faire une petite virée dans les environs où nous trouvons patates, poireaux, carottes, oignons, haricots qui, ajoutés à ce qu'on touche, nous promet un succulent rata. Après-midi, nouvel arrivage de lettres. La Poste aux Armées semble avoir à cœur de combler son retard, et avec cela, le soleil est revenu.

20 septembre, c'était trop beau pour durer. A 3 heures du matin, réveil sans fanfare. Un conducteur, Servier, s'est foulé le genou, un autre, Bourdillat, reçoit une ruade au côté qui lui coupe le souffle. Bourdillat, pressé par nous d'aller se faire soigner prétend que « ça ne sera rien » et me confiant son attelage pour la journée, il se contente de prendre ma peau dans le chariot<sup>2</sup>.

Quoiqu'ayant encore la tête enturbannée, je reprends ma place dans le convoi de caissons vides qui part faire le plein d'obus à la gare de Fismes. Nous allons ensuite livrer notre camelote à la batterie en position près de Chenay, d'où nous apercevons la gare de Reims. Nous y arrivons à 10 heures pour apprendre que Chauvet a été tué cette nuit et le Lieutenant Alibert blessé, tous deux par éclat d'obus.

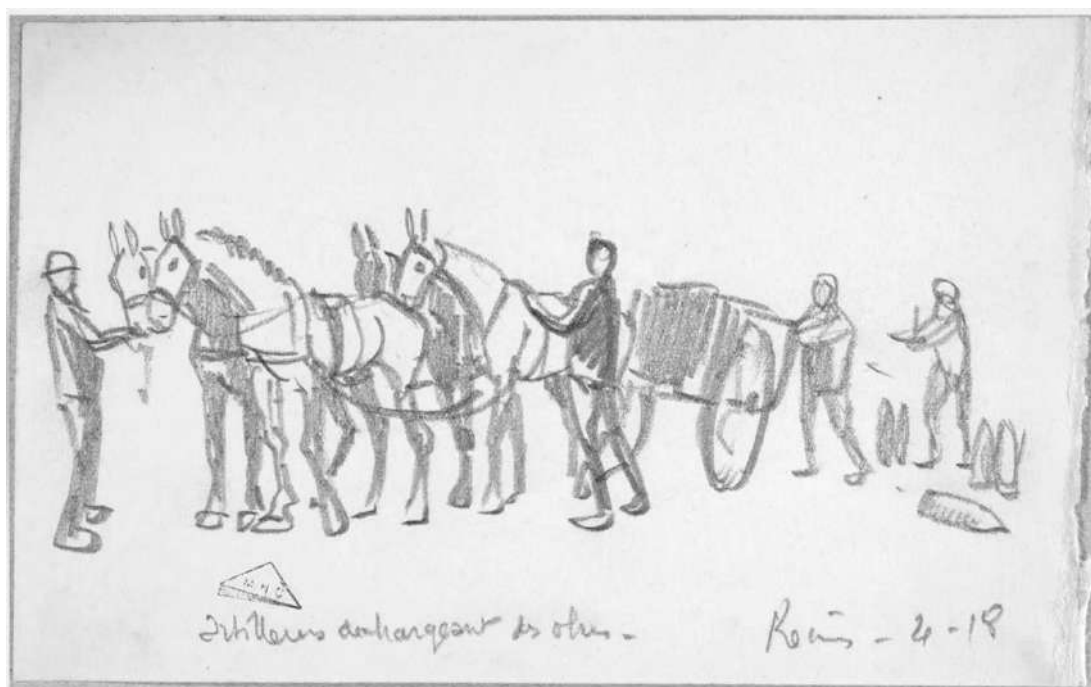
21 septembre : après une bonne nuit passée à couvert, dans le foin, je vais à l'ambulance installée au « Café de la Gare » de Châlons-sur-Vesle, à côté de la ferme où je suis logé, pour me faire enlever les agrafes de mon oreille. J'en ai marre de paraître exhiber ma peu glorieuse blessure. Nous repartons l'après-midi chercher des obus à la gare de Jonchery cette fois. En attendant mon tour, j'assiste au chargement dans un train sanitaire de blessés graves amenés par les ambulances de campagne. Quelques-uns de ces amochés plaisaient, estimant avoir attrapé la blessure filon, mais la plupart souffrent et ne peuvent retenir un cri ou

---

<sup>1</sup> Pierre Robin a tenu la librairie proche du Lycée Roosevelt, à Reims, à côté du Pont de Laon.

<sup>2</sup> Pendant les vingt mois que nous fîmes campagne ensemble, je le voyais souvent porter la main au côté en réprimant une grimace, prétendant toujours que « ça se passerait ». Reparti de la Demi-Lune dans une Batterie du nouveau matériel et du rapide Schneider, (c'était le moment de Verdun) il fit toute la guerre sans vouloir se faire soigner. Rentré chez-lui, il y décéda, mais trop tard. Il mourut des suites de ce coup de pied, en 1927, d'une tumeur au foie.

un gémissement quand les brancardiers sortent leur civière de l'ambulance pour la charger, le plus doucement possible cependant, dans le train qui doit les emporter vers l'intérieur et peut-être vers la guérison.



*Dessin de Henri Camus – Artilleurs déchargeant des obus – Reims (avril 1918)*

En revenant de Jonchery, je revois le « Café de la Gare » mué en hôpital. Dans la cour où étaient les bosquets, il y avait hier trois tombes toutes fraîches et pieusement fleuries. Il y en a 5 à présent.

22 septembre : visite de Chauvinot et Friestaux. Tous deux vont bien, mais ils ont eu chaud samedi lorsque Chauvet fut tué. La canonnade est moins forte. Le plateau de Craonne où les Allemands se cramponnent depuis 10 jours a été repris par nos troupes.

### **Quartiers d'hiver en Champagne**

23 septembre : Hier soir, nous avons transporté nos pénates dans une petite maison forestière, au milieu d'un parc, à l'intersection des routes de Châlons-sur-Vesle, Trigny, Chenay. Le vent qui depuis une semaine ne charriait que des nuages gonflés de pluie s'est orienté à l'est et ce matin, il fait un temps merveilleux. Les Bruits de la bataille prennent de plus en plus d'ampleur. Les gens qui viennent de Reims, dont nous ne sommes qu'à 8 km, disent que la ville a beaucoup souffert et que la cathédrale, pourtant pleine de blessés des deux camps, n'a pas été épargnée.

24 septembre : Retournés hier chercher des obus en gare de Jonchery. Par Trigny, Prouilly, la route passe à travers bois et le beau temps aidant, ce fut une promenade délicieuse. Hier, un « Taube » a lâché plusieurs bombes sur la gare de Fismes, sans faire grands dégâts.

25 septembre : Le beau temps continue. C'est paraît-il ce qu'on appelle dans la région « l'Blé de la St-Remi ». Après l'habituelle et agréable corvée d'obus à Jonchery, je suis monté seul à l'échelon, au-dessus de Chenay pour faire ferrer mon cheval « Chiffonnier ». Bien caché dans un bois de pins, il me faut un bon moment pour découvrir la forge. Mais je ne suis pas pressé. J'admire ce paysage. De cette route élevée, on découvre tout Reims et la campagne environnante dominée par les hauteurs boisées qui l'entourent. Au centre de ce grandiose panorama, l'immense cathédrale fume encore. Je crois tout d'abord que c'est l'incendie qui n'est pas encore éteint, mais au bout d'un moment je me rends compte que cette fumée est celle des obus dont les Allemands continuent de l'arroser. A l'échelon, je trouve Friestaux qui me fait part des bonnes nouvelles qu'il vient de recevoir de « nos » femmes.

26 septembre : Au cours de la nuit, la bataille autour de Reims gagne en intensité ; fusils, mitrailleuses, 75 et grosses pièces font un raffut tel que je n'en avais encore jamais entendu.

27 septembre : La bataille fait encore rage. Les Boches n'ont pas du tout l'air décidé à rentrer chez eux comme on se le figurait. Cette nuit encore, ils ont contre-attaqué. Des avant-postes du 239<sup>e</sup> et du 28<sup>e</sup> RI se seraient laissés surprendre. La situation, à un moment donné, devait être critique car on nous a fait charger sur les voitures, prêtes à démarrer sans les obus stockés au Train de Combat.

28 septembre : L'attaque allemande a été jugulée et ce matin nous voyons passer les nombreux prisonniers allemands. Ils font bonne contenance et n'ont pas l'air d'être captifs. Depuis deux jours, arrivent des Sénégalais. Ce sont pour la plupart des gars costauds. Ils ont le sourire et semblent enchantés de venir à la guerre. Moi, je commence à en avoir assez. Pourtant nous venons de passer une semaine agréable au sec dans un cadre agreste, par un temps délicieux et le service me laisse le temps de profiter pleinement de ces belles journées d'automne dans les bois. Mais voilà, l'état de célibataire n'est plus mon affaire et puis je ne pensais pas, partant plein d'enthousiasme, ne faire que le métier de charretier, à dix km de ceux qui se battent.

30 septembre – 1<sup>er</sup> octobre : Nous ne fichons plus rien du tout, ou presque. Français et Allemands semblent avoir conclu une trêve ; on n'entend plus rien du côté du front, sauf l'éclatement lointain des obus sur Reims, dont les Boches continuent de bombarder la cathédrale.

Aussi, plus de corvée de ravitaillement en munitions à Jonchery pas plus qu'à l'échelon, installé à 2 km d'ici dans les bois de Châlons-sur-Vesle, près d'une ferme, dite « de Macau ». Le Train de Combat est installé dans la superbe propriété dont j'ai parlé et qui appartient à M. Duval-Arnoud, ancien maire de Reims. Les époux Aubin qui en ont la garde y vivent avec leur fille âgée de 17-18 ans. Les gradés y ont établi leur mess et occupent, à 2 ou 3 les chambres disponibles. Pour les hommes, il y a une belle grange, abondamment garnie de fourrage. C'est propre et cela sent bon. J'y ai passé quelques bonnes nuits, puisqu'il paraît que nous prenons ici nos quartiers d'hiver, nous songeons à nous installer de façon plus intime. Nous avons tendu pour notre cavalerie, la corde entre les peupliers qui bordent un petit bois, de l'autre côté de la route. Chaque jour, une corvée part avec la fourragère couper des roseaux au bord de la Vesle voisine pour constituer un toit rustique à notre écurie en plein air. Les hommes, eux se construisent des huttes de sauvages dans le petit bois limitrophe.

En association avec le « père » Pire, le doyen de notre détachement, et Aneau (dit « Longues Gambes »), nous décidons de bâtir sur fondations. Quatre m<sup>3</sup> de terre à remuer ne nous effrayent pas. Nous avons le temps. Personne ne boude à l'ouvrage ; aussi en quelques jours, notre habitation est-elle creusée, 2m 59 x 1m 50 et 0m 80 de profondeur. Nous complétons avec des rondins et un toit en mottes de gazon découpées à la bêche. Nous n'avons bien entendu pas oublié la cheminée et nous sommes au milieu d'un bois.



346 GUERRE DE 1914. — Village de Paillotes et de Huttes Africaines construites de boue séchée par nos artilleurs de la 5<sup>e</sup> armée. — Hutts construite<sup>s</sup> by our artillery men (d'après l'illustration)

L'hiver peut venir...

(à suivre...)

## HISTOIRE : Les souvenirs de guerre d'Eugène Robin (1884-1963)

*Résumé de l'épisode précédent : Eugène Romain, mobilisé en 1914, affecté au 4<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie Lourde, a passé plusieurs mois dans notre Région en 1914. Fin septembre, il cantonne avec plusieurs camarades au Vivier, entre Chenay et Trigny dans des huttes. Son travail consiste à approvisionner les batteries d'artillerie du massif. Il va chercher les obus aux gares de Jonchery et de Muizon. Il lui faut aussi prendre soin des chevaux, leur couper de l'herbe pour l'hiver qui approche.*

(JL Legay)

4 octobre 1914 : C'est aujourd'hui dimanche. Nous décidons, pour renouer un peu avec la civilisation, d'aller faire un tour à Trigny. C'est l'heure de la messe ; nous entrons dans l'église. Un prêtre-soldat officie, servi par deux « enfants de chœur » en houseaux et éperons. La messe est consacrée aux morts de la guerre et suivie des funérailles d'un cavalier du 7<sup>ème</sup> Chasseur tué la veille. L'assistance est composée presque uniquement de militaires, toutes armes et tous grades mélangés. La maîtrise est, elle aussi en uniforme. Elle chante :

« Dieu d'Espérance,  
Ô Dieu vainqueur,

Sauvez, sauvez la France,  
Au nom du Sacré-Cœur !

Ce chant, ces voix graves, avec l'accompagnement lointain du canon qui par moments fait trembler les vitraux, forment un tableau grandiose, dans une ambiance que je ne suis pas près d'oublier.

La première Victoire aérienne :

5 octobre : Ce matin, corvée de fourrage à la ferme de Trigny, sur la hauteur qui domine le village, en compagnie de Collard et Bourdon. De ce belvédère nous assistons à un duel aérien entre un avion français et un Allemand dans lequel un avion fut descendu par un autre avion. Ce combat fut le premier, ainsi qu'on le sut par la suite. L'appareil français, un Voisin était monté par le Sergent Franz et le mécanicien Quénault.

Les deux appareils, évoluant presque à se toucher, se livrent à une véritable escrime aérienne. Nos 75 qui encadraient le Boche des flocons blancs de leurs shrapnells ont cessé de tirer, de crainte d'atteindre le nôtre et l'on n'entend plus que le crépitement des mitrailleuses. L'engagement ne dure que peu d'instant, mais qui nous semblent des siècles, tant ce duel, à 2 000 ou 3 000 m ( ?) du sol est angoissant. Il se termine, à notre grande joie, par la victoire du Français. On voit l'Aviatik piquer soudain vers le sol, laissant une traînée de fumée noire et s'envaser dans les bois marécageux de Courmont d'où s'élève aussitôt une grande flamme, suivie d'une explosion assourdie par la distance. Les deux aviateurs allemands ont été enterrés à côté du jardin du garde-barrière du passage à niveau de Muizon. Nous passons journalièrement par là et le petit cimetière inauguré par les victimes du Sergent Frantz, s'agrandit de jour en jour. Il y a maintenant une vingtaine de tombes.



A gauche, une photo du cimetière de Muizon Gare, non datée.

A droite, aquarelle sur papier de Charlotte Quillet Saint Ange « cimetière militaire au bord du chemin de Châlons-sur-Vesle à Reims – 1917 », représentant ce même cimetière.

Franz vit toujours et, il y a peu de mois (en 1959) je l'ai entendu évoquer à la radio, à l'occasion d'une commémoration quelconque, l'exploit dont je fus le témoin et qui inaugurerait une rubrique dans « l'Illustration » du 23 octobre 1914.

Dans la soirée, canonnade sur le fort de Saint-Thierry où est notre batterie. Lagarde, qui vient au ravitaillement dans la nuit nous dit que le Maréchal des Logis Modion a été grièvement blessé et que la Batterie de 120 court, en fonction derrière la nôtre, a perdu plusieurs hommes, tués ou blessés.

8 octobre : Hier le Président de la République est venu jusqu'à Jonchery ! Il est paraît-il, informé de toutes choses entre autres de la façon dont fonctionnait le service de la correspondance : Parfaitement lui-a-t-on sans doute répondu. Que n'est-il venu s'informer près de moi !

14 octobre : Est-ce la conséquence de la venue de Poincaré au secteur ? Depuis quelques jours, je reçois des lettres et cartes en quantité. La plupart sont déjà vieilles et m'ont couru après pendant des semaines, mais il y en a aussi de récentes et même un petit colis. Les miennes aussi parviennent régulièrement. Tranquillisés de part et d'autre, on prend patience plus facilement.

16 octobre : Jeudi, la nuit dernière, les échos d'une furieuse bataille en direction de l'Aisne nous a tenus éveillés. J'ai préparé une lettre à ma femme avec l'intention de la confier à un employé de chemin de fer, parent de M. Aubin qui fait assez souvent le voyage de Paris. A ma grande joie, il veut bien se charger de la porter à domicile.

Il nous apprend que la bataille de l'autre nuit a eu pour effet le retour à Berry-au-Bac de ses habitants qui l'avaient évacué depuis plus d'un mois. Combien trouveront leur maison debout ?

18 octobre : Monsieur Damay est reparti, emportant ma lettre. Avec quelle impatience j'attendrai son retour !

20 octobre : Repos complet. Nous sommes tous assez raisonnables pour assurer consciencieusement le service réduit indispensable : soins aux chevaux, entretien du matériel et de l'équipement. Les gradés nous fichent une paix royale. Nous nous partageons équitablement les corvées, après quoi, chacun fait ce qui lui plait. Hier, j'ai rendu visite à une escadrille de cinq monoplans Blériot qui sont venus s'installer à proximité et que nous voyons chaque jour s'envoler vers les lignes allemandes où ils sont aussitôt accueillis par les 77 boches qui mouchettent le ciel de flocons noirs qui se dissipent lentement. Aujourd'hui, je suis allé jusqu'à Châlons-sur-Vesle. Le petit cimetière improvisé compte maintenant une vingtaine de tombes françaises fleuries et pavoisées.

Au retour je trouve deux colis, un de ma femme, l'autre de Mme Cauratin. Tous deux à des titres différents me font un très grand plaisir.

28 octobre : Toute la semaine des bruits ont couru. D'après lesquels il faudrait nous attendre à déménager, dans le nord du côté d'Ypres, nous aurions eu des ennuis en liaison avec les Anglais et ce serait bientôt notre tour. En attendant, nous sommes toujours là.

29 octobre : Vu Lagarde, encore sous le coup d'une émotion bien légitime. Merfy a été bombardé et à côté de son cantonnement, 12 lignards couchés dans une grange ont été tués par le même obus. A Muizon, j'ai vu Trudeau, malade, dans l'ambulance automobile. On l'évacue par l'intérieur : Bon voyage et prompt guérison.

Dans le nord, la bataille prend des proportions gigantesques mais par ici le calme est revenu. Seuls, les aéros échangent des visites, provoquant dès qu'ils abordent les lignes une éruption de boutons dans le ciel bleu, noirs autour des nôtres, blancs autour des Boches.

Il passe aussi de grands vols d'oiseaux migrateurs donnant de grands V et évoluant dans un ordre parfait. On les entend crailler au-dessus de nos têtes, signe que l'hiver est proche. Et je ne suis pas rentré le 15 octobre, pour payer mon terme comme je l'avais promis...

1<sup>er</sup> novembre : Messe à Trigny.

2 novembre : Retourné à Trigny pour l'office des morts. Je n'ai jamais fréquenté l'église. Il faut dire que ces offices en temps de guerre et tout près du front ont un tout autre caractère que ceux du temps de paix.

Aujourd'hui, jour des morts, la cérémonie est encore plus austère. A la sortie de l'église, visite au cimetière où sont enterrés déjà nombre de soldats français décédés dans les ambulances voisines. La population a fleuri les tombes et le Maire du village prononce quelques paroles émues.

Comme nous revenions, vers la soupe, un avion allemand lâche quelques bombes entre la route et le camp d'aviation voisin, sans autre dommages que le bombardement d'un champ de betteraves.

3 novembre : Au cours d'une corvée à Trigny, je me trouve nez à nez (si j'ose dire) avec une auto découverte dans laquelle je reconnais le Général Mangin, commandant la 5<sup>ème</sup> Division d'Infanterie. J'avais fait route à ses côtés du champ de courses de Longchamp jusqu'au pont de l'Alma, lui à cheval avec tous les officiers et sous-officiers de la Mission Marchand qui formaient l'escorte du Généralissime Brugère, le 14 juillet 1899 ; mais, à pied dans la foule qui suivait en l'acclamant la glorieuse phalange aux cris de « Vive Marchand ! Vive la Mission ! Vive l'Armée ! C'était au lendemain de Fachoda et de l'Affaire Dreyfus... Avec son visage énergique, son menton carré, il n'a pas changé, seulement un peu épaissi.

13 novembre : Monsieur Damay m'a apporté hier de bonnes nouvelles de chez moi et un petit colis. Je suis heureux d'avoir trouvé ce moyen de communication qui permet de donner des détails qu'on ne peut confier à une lettre passant par la censure. Il repart tout à l'heure pour Paris avec une nouvelle lettre et mon revolver boche.

15 novembre : Nous sommes maintenant constitués en 3<sup>ème</sup> colonne de ravitaillement, unité indépendante. Elle comprend avec notre T.C. des hommes et gradés venus des autres batteries du Groupe ainsi que du 1<sup>er</sup> Lourd. Parmi ceux-ci, beaucoup sont des pays envahis et sans nouvelles des leurs depuis la mobilisation.

On ne parle pas du tout du départ. Nous sommes probablement ici pour tout l'hiver et nous organisons en conséquence. En quelques jours trois cabanes ont flambé dans notre village nègre et leurs propriétaires décident de reconstruire, mais « en dur », c'est-à-dire en creusant comme Pire et moi l'avons fait.

Exemple bientôt suivi par tout le monde si bien qu'en une semaine, les huttes de branchages ont fait place à des terriers.

L'ami Pire, l'ancêtre, a été affecté à une usine du côté de Saint-Etienne, Chaussonot, versé à l'échelon ainsi que Mansard, Fricoteaux, évacué.

Je forme une association avec les sinistrés de ces jours pour édifier, ou plutôt creuser, une cagna de dimensions assez vastes pour pouvoir y vivre à plusieurs sans trop nous marcher sur les pieds. Les outils ne nous manquent pas, les matériaux ne coûtent rien. En quelques jours notre demeure est prête, trois marches à descendre, un espace libre où nous installerons une table rustique, à gauche le foyer et au fond une épaisse couche de fougères sur laquelle chacun étendra sa couverture, constitue notre dortoir.

Nous sommes cinq copropriétaires de ce palace : Arreau, dit Flûtiau, dit « Longues-jambes » (dixit Carpentier) qui vient des cuirassiers, Mader, dit « Chan d' Af », Chopin des dragons, Burdillat, des hussards et moi-même.

Toutes les armes nobles sont ainsi représentées dans notre phalanstère. Tous mariés et habitant Paris, quoiqu'originaires de cinq provinces différentes, nous formons une petite société qui, par la diversité même de ses éléments, n'engendre pas la mélancolie et c'est ce qui met du sel dans nos discussions, qui, si animées soient-elles, ne dépassent jamais le ton de l'aimable controverse.

On peut bien se traiter de « ballot », de « crâneur », de « corniaud », chacun sait que ces gentillesses sont rituelles et acceptées avec le sourire, à charge de revanche. Dans le civil, Bourdillat est chef de rayon de boucherie chez « Luce » (place Clichy), où sa femme est caissière. « Morvandiau » d'origine, ex hussard, il demeure rue d'Amsterdam. Un peu cafardeux, on s'efforce de le dérider et on y parvient quelquefois. Il a la vocation du braconnage.

Tempérament tout à fait opposé, Chopin a toujours le sourire et plaisant même quand il parle sérieusement. Cadet d'une dizaine de frères et sœurs, fils d'un petit meunier de la banlieue de Nantes, il n'allait, dit-il à l'école que « quand son grand frère était malade parce qu'alors, il lui prêtait ses souliers ! » Mais, s'il n'a aucune prétention concernant l'orthographe, il compte admirablement, avec ou sans crayon.

D'abord lad puis « piqueux » chez le Marquis de Gamay, il était, à la mobilisation, le cocher de confiance de la veuve, octogénaire et richissime, du Docteur Andral, fondateur de l'hôpital de ce nom. Sa

femme continue d'être au service de la vieille dame, en son hôtel du Cours-la-Reine. Mader, lui, est originaire de l'Aveyron. Bon gars un peu hâbleur comme il se doit quand on approche le midi, il a pris du ventre depuis qu'il a fait trois ans Chasseurs d'Afrique et à plutôt tendance à se laisser vivre. Sa femme, en son absence, gère les « vin-charbons » qu'il possède rue de Prony.

Arreau, déjà présenté et moi-même complétons ce quintette. Renonçant provisoirement à nos rêves de gloire, nous nous apprêtons à passer, le plus confortablement possible la mauvaise saison, puisqu'aussi bien le front paraît stabilisé jusqu'aux beaux jours.

*(à suivre...)*

## HISTOIRE : Les souvenirs de guerre d'Eugène Robin (1884-1963) (suite et fin)

*Résumé des épisodes précédents : Eugène Romain, mobilisé en 1914, affecté au 4<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie lourde, a passé plusieurs mois dans notre Région. Fin septembre 1914, il cantonne avec plusieurs camarades au Vivier, entre Chenay et Trigny dans des huttes. Son travail consiste à approvisionner les batteries d'artillerie du massif. Il va chercher les obus aux gares de Jonchery et de Muizon. Il a assisté au premier combat aérien de l'histoire le 4 octobre. La vie au Vivier est assez tranquille. Le petit groupe se connaît de mieux en mieux. Le cantonnement s'organise, les cagnas sont désormais en dur... Mais, ça ne va pas durer ! On découvre le calvaire des chevaux !*

*Nous sommes à la mi-novembre. Robin continue à tenir son journal.*

*(JL Legay)*

Le service est tout à fait doux. Il consiste à aller prendre les obus en gare de Muizon où les trains arrivent maintenant, et à les répartir, à la demande, entre les batteries, en position aux alentours. La 3<sup>e</sup> au Fort de St-Thierry avec une section à la gare du C.B.R. de ce village ; les autres à Ormes, à Bouvancourt, à Luthernay, sur les hauteurs voisines.



*Georges Carré, la belote*

Le jour où il n'y a aucun ravitaillement de prévu, nous faisons une promenade de chevaux à Gueux ou à Thillois où l'on trouve encore du pinard, ou bien à l'observatoire du Mont Saint-Pierre, butte située à la limite ouest de Reims, qui servit d'observatoire à Napoléon, le 13 mars 1814, ainsi que le rappelle une inscription sur l'obélisque érigé au sommet.

15 novembre : Apparition de la neige... et réapparition de l'espionite : depuis quelque temps, on a paraît-il fusillé pas mal de traîtres dans notre voisinage : un mystérieux berger qui faisait paître son troupeau de moutons trop près des points occupés par nos troupes et changeait d'emplacement tous les jours, le fermier de

Macau, le boulanger de Merfy, qui tous deux, de leur grenier, envoyaient des signaux lumineux aux Boches. Jusqu'au Chef de Gare de Reims, qu'on rendait responsable du bombardement de sa gare ! Que croire ?

Je suis depuis revenu à Reims et j'ai fait la connaissance dudit chef de gare, M. Raulin, qui ne se portait pas trop mal pour un fusillé ! Il est probable qu'il en fut de même pour les autres, que le boulanger montait simplement vider un sac dans sa chambre à farine, que le berger devait changer ses moutons de place quand ils avaient tondu un endroit. En automne, l'herbe ne repousse pas vite...

23 novembre : Ignorant le résultat du combat de l'autre nuit, mais en revanche on annonce une grande victoire russe, 50 000 Allemands prisonniers ! C'est curieux qu'on connaisse si bien ce qui se passe à 1000 ou 2000 km et qu'on ignore tout des événements auxquels nous sommes mêlés tout au moins comme figurants (je n'ai pas dit comme acteur) aussi je demeure sceptique.

1<sup>er</sup> au 4 décembre : Après la neige, le froid. Il gèle dur. Hier pour aller ravitailler la 4<sup>e</sup> batterie à la ferme de Luthernay, il a fallu cramponner les chevaux. La terre est gelée, les routes verglacées. Malgré les crampons, nos montures esquissent de temps en temps un pas de polka. Nous rentrons à la nuit frigorifiés.

Ce matin grand mouvement de troupe dans le secteur. Le 102<sup>e</sup> territorial tout entier revient par ici. Rencontré aussi le 15<sup>e</sup> d'artillerie. J'espérais y voir l'ami Fauqueux, en vain.

15 décembre : nous allons, Carpentier et moi, échanger des chevaux à la 115<sup>e</sup> colonne à Janvry. Pris en route par un orage formidable, tout à fait anormal en cette saison, mais nous sommes en quelques minutes aveuglés par les éclairs, trempés comme des soupes et flagellés par les grêlons gros comme des mirabelles. Par bonheur à Janvry, Carpentier retrouve un « pays » à lui, bien au courant des rumeurs du patelin. Devant un bon feu, du café brûlant et quelques petits verres, nous avons tôt fait d'être séchés et réconfortés.



C'est plein d'une douce euphorie que nous reprenons le chemin du Vivier sur la route lavée et bien dégelée.



*Tableau de Charles Hoffbauer, convoi d'artillerie dans la neige*

19 décembre : Chaussonot quitte l'échelon et est affecté à la 2<sup>e</sup> colonne. Nous donnons en son honneur un grand dîner chez Mme Aubin, dîner dont l'argument principal est un magnifique lièvre pris au collet par l'ami Bourdillat (qui d'ailleurs ne nous laisse jamais manquer de gibier). Chopin soigne les chevaux, moi je les monte pour les corvées d'obus, et lui nous entretient en gibier, toujours l'utilisation des compétences.

24 décembre : Arrivée de M. Damay qui apporte, de la part de nos épouses, ce qu'il faut pour réveillonner, avec un mot de ma femme qui m'annonce son départ pour la Côte en compagnie de Louise, le papa Croso étant très malade.

31 décembre : Et voilà, finie cette année 1914, qui fera date dans l'histoire, mais sans nous apporter ce que nous appelons de tous nos vœux, la victoire, la paix et le retour dans nos familles.

## **1915**

1<sup>er</sup> janvier : Très simple et très aimable attention du lieutenant Bottin que nous exprime ses meilleurs vœux auxquels nous faisons écho. La trêve doit être générale en première ligne car on n'entend pas le moindre bruit guerrier. Même les avions boches, qui viennent assez souvent déterrer quelques betteraves, ne montrent pas leurs sinistres croix noires. L'après-midi, je vais avec Chaussonot faire une excursion dans les bois de Chenay et une visite au cimetière provisoire aménagé en contre-bas du château de Chenay. Quatre des nôtres y sont enterrés : Modion, Chauvet, Mary et Reine, tués presque à ce même endroit.

15 janvier. Nouveaux bombardements de Merfy et Chenay. Depuis quelques jours, vive animation sur les routes. Troupes, matériels et convois défilent jour et nuit. Il doit se préparer quelque chose.

16 janvier. Le coup dur prévu a été donné. Il s'agissait d'essayer de reprendre le fort de Brimont au nord de Reims. Ce fort est le plus puissant et le plus moderne du camp retranché. L'ennemi l'occupe depuis le mois de septembre ainsi que ceux de Vitry, Benne et Nogent l'Abbesse qui le prolongent. C'est de là qu'il bombarde Reims en toute sécurité car ses casemates profondes défient les projectiles de 75, 120 et 155 longs et courts que lui déversent les forts de Saint-Thierry à l'ouest, et de la Pompelle à l'est, sur la route de Châlons, que nous tenons.

Ce matin, à 11 heures précises, toute l'artillerie rassemblée dans le secteur ouvre le feu à la fois sur les bois de Luxembourg, qui sont les avancées de la forteresse, et l'arrose à plein régime pendant deux heures. Puis les canons se taisent à la même minute, remplacés par la plus intense fusillade que j'aie jamais entendue. La parole est à l'infanterie. De nombreux avions survolent le bois qui doit être en piteux état. Dans la journée, la bataille semble diminuer d'intensité puis cesse.

Les résultats sont paraît-il satisfaisants. Nous occuperions la majeure partie du bois du Luxembourg. Mais le fort n'est toujours pas pris.

1<sup>er</sup> février : Le premier mois de la nouvelle année a passé sans rien changer à notre situation. Pluie, soleil, gel, neige, rendent agréables ou pénibles les corvées ou promenades quotidiennes, rien qui mérite d'être relaté, sauf un bombardement de Merfy qui a démoli quelques maisons et fait plusieurs victimes.

17 février : J'ai, par des blessés, quelques détails sur l'affaire d'hier. Le bois a bien été massacré par les obus mais les boches ont laissé passer l'averse dans des abris souterrains avec leurs mitrailleuses, qu'ils ont démasquées quand nos fantassins ont attaqué. On a paraît-il trouvé des servants de mitrailleuses attachés à leur pièce, mais en fin de compte il a fallu renoncer à l'assaut du fort. En somme c'est un échec et nos pertes doivent être sensibles.

18 février : Chaussenot a reçu une ruade qui lui a cassé la cuisse. On le transporte à l'ambulance de Châlons-sur-Vesle. J'y retourne le soir lui porter son sac, du linge et une lettre arrivée tout à l'heure. Sa jambe n'est pas cassée, c'est une veine.

20 février : Mon cheval, Pompon, est mort cette nuit. C'est le cinquième ou sixième cheval que je perds. Les pauvres bêtes paient l'une après l'autre les efforts, inouïs, inhumains qu'elles ont dû fournir pendant les mois d'août et septembre, marchant jours et nuits, mal nourries, trempées par les orages sans jamais connaître le répit d'une écurie chaude.

Nous en avons laissés tout le long des routes de Challerange à Charleroi, de Dinant à Nogent, de Nogent à Reims. Après chaque arrêt un peu prolongé, il fallait en abandonner quelques-uns, incapables de se remettre sur leurs jambes et, après ma trouvaille de revolver boche, j'ai utilisé les six balles qu'il contenait à abrégé les souffrances des plus mal-en-point (car il était absolument interdit de tirer une nos propres munitions sans un ordre formel).



*Tableau de René Georges Gauthier (déplacement de l'Artillerie)*

De temps en temps un renfort de chevaux vient combler les vides mais les nouveaux venus ne valent guère mieux que ceux qu'ils remplacent et j'ai eu ma part de teigneux, gourmeux, tiqueurs, comme on en voit parfois tondre l'herbe des talus au voisinage des vanniers-rétameurs ambulants.

Seule ma jument « Rosalie » préservait encore mon prestige. A la dernière revue du « veto » (vétérinaires) elle a été affectée à un gradé.

22 mars : Je touche un nouvel attelage que je baptise « Mésange » et « Pinson », en l'honneur du printemps qui fait son apparition aujourd'hui ; mais je ne pense pas que ce soit encore sur ceux-là que je rentrerai à Paris, la guerre finie !

Mort de Broquet, à l'ambulance de Châlons-sur-Vesle, des suites d'une hernie. Encore un bon copain qui s'en va...



*Léon Broquet, Marais de Saint-Gond,*

Les aviateurs nous disent que c'est le même pilote, le caporal Navarre qui a réussi ce triplé.

1<sup>er</sup> mai : Fini la vie de château ! Le « 4<sup>e</sup> Déménageur » va reprendre la route. Depuis six mois que nous sommes arrivés au Vivier, nous avons vécu en marge de la guerre pourtant toute proche. Pour moi qui ai toujours été un fervent de la nature, c'était l'existence idéale.

Le service très doux me laissant tout loisir d'excursionner à pied ou à cheval, seul ou avec un camarade dans les bois qui entourent notre résidence, rapportant chaque fois un butin approprié à la saison. L'automne c'était des champignons, bolets et girolles etc..., l'hiver du bois pour notre « villa », en mars des violettes que je mettais dans mes lettres, le mois dernier des morilles, hier encore, le premier muguet et, en toutes saisons, lièvres et lapins pris dans les collets que l'ami Bourdillat tendait la nuit, et que j'allais relever à la pointe du jour, sous les feuilles mortes, la neige fraîche ou l'herbe nouvelle.

Lorsque je rencontre un convoi de blessés ou un groupe de biffins, redescendant les tranchées, j'ai bien un peu honte en comparant mon sort au leur, mais qu'y faire ? Je suis où l'on m'a mis et prêt à aller où on me mettra. Je crois que c'est pour bientôt. Voilà quelques jours que nous faisons nos préparatifs de départ et ce matin nous devons faire une répétition générale, la colonne au grand complet sur la route, mais à peine avons-nous quitté le camp qu'il était sévèrement bombardé. Repéré le jour même où on s'en va et marmité quand on est déjà parti, j'estime que c'est une veine.

Du coup nous recevons l'ordre de continuer jusqu'à Muizon où nous nous installons.

Je retourne après-midi au Vivier avec Chopin et Bourdillat pour prendre diverses choses dont nous n'avons pas cru devoir nous encombrer à la manœuvre de ce matin. Arrivé à proximité de ce qui fut notre cantonnement, nous sommes accueillis par une nouvelle salve de 150. Nous prenons néanmoins le temps de ramasser ce que nous étions venus chercher et repartons en vitesse tandis qu'une nouvelle salve achève d'éparpiller ce qui fut notre village nègre. Je suppose que M. Aubin et sa famille ont dû avoir une belle frousse.

7 mai : Nous sommes toujours à Muizon, attendant je-ne-sais-quoi. Il doit se préparer quelque chose, mais on ne sait rien de précis en ce qui nous concerne. Ce qui est officiel en tout cas, c'est l'entrée en guerre de l'Italie à nos côtés tandis que la Bulgarie se joint aux Austro-Allemands et Turcs. L'incendie se propage. Comment tout cela finira-t-il ?

8 mai : Nous avons quitté Muizon ce matin à 7 h par Rosnay, Trélon, Chéry, halte à Igny l'Abbaye où nous faisons la soupe dans un cadre ravissant. Cette abbaye où nous pénétrons pour faire l'abreuvoir, au fond d'un vallon formé par une magnifique prairie entourée de partout par des hauteurs boisées, sert de résidence à des moines chocolatiers. Ils ont bon goût les moines !

Ce soir nous couchons à Cierges, encore un pays enfoui dans la verdure, dans une ferme où nous dégustons une gigantesque omelette.

10 janvier : Arrivés dans la nuit à la gare de Fère-en-Tardenois, nous finissons d'embarquer et démarrons à 3 h 30. Dernier tuyau : nous allons en Italie coopérer avec nos nouveaux alliés.